

LES FONCTIONS DE LA FAMILLE

Hervé Etienne

La structure de la famille a subi des bouleversements en un temps très rapide : moins d'un siècle. L'évolution sociale et économique a influencé sa structure et ses modalités relationnelles.

Evolution de la famille traditionnelle : une privatisation parallèle à l'urbanisation

La famille, comme institution dotée de ses propres règles de fonctionnement, s'affaiblit avec l'urbanisation. La famille traditionnelle, une famille étendue constituée de plusieurs générations vivant dans un même espace, disparaît peu à peu. L'urbanisation favorise un relâchement des liens de parenté. Les individualités composant la famille se permettent alors l'affirmation de leurs propres aspirations.

Fonctions institutionnelles de la famille *versus* individualisme

Un nouveau type d'organisation familiale fait son apparition avec l'effondrement des autorités traditionnelles comme le patriarcat, dans lequel l'ancienneté prévaut (le plus âgé comme chef de groupe). L'effacement progressif de cette autorité fait que le groupe familial s'appuie sur d'autres valeurs comme l'interdépendance affective, la compréhension empathique, l'affection mutuelle, la compatibilité des tempéraments, le consensus sur les valeurs et les fins, comme Burgess et Locke l'expliquent (1945, 337).

Les fonctions institutionnelles de la famille amorcent leur déclin tandis que celles liées à l'éclosion de la personnalité prennent de plus en plus d'importance.

La famille comme refuge disparaît tranquillement et se transforme à l'image même de la société. L'individualisme et la poursuite des intérêts personnels font irruption dans le cadre familial. Ses rapports avec le milieu environnant auront de l'importance pour ses membres. Les familles sans conflit avec leur environnement s'isolent, et peuvent cacher une souffrance qui reste invisible jusqu'au jour où le drame apparaît. Cet isolement est un agir, signifiant un rapport où l'hostilité est présente (ne jamais déranger, se méfier du qu'en-dira-t-on...). L'intégration à l'environnement reste par ailleurs la meilleure solution pour le groupe familial et ses membres, mais d'autres solutions peuvent se présenter : l'attaquer et le détruire, ou le parasiter.

Fonctions de socialisation et de transmission

La famille s'est dégagée du poids des traditions et des obligations, comme de celui des contraintes morales/religieuses, ou autres. Cette liberté présente un risque : tisser des liens de plus en plus enchevêtrés et plus difficiles à démêler. Dans le film, Betty échappe aux contraintes familiales, elle n'est pas mariée et elle n'a pas d'enfant ; à son âge, sa mère en avait déjà eu trois. Henri est dans la même posture pour des raisons différentes, il n'a aucun projet personnel, il reste en retrait de sa vie et de la vie (il "oublie" uniquement par rivalité inconsciente le passage de son frère à la télévision).

La famille du film *Un air de famille* s'est intégrée à son environnement. Elle a permis à ses membres de se développer et d'acquérir des libertés. Libertés qui deviennent une source d'angoisse existentielle, renforcent le doute, accentuent le sentiment de solitude et troublent la question du sens de la vie.

La famille traditionnelle était régie par des obligations implacables, transmises de génération en génération. La famille contemporaine ne suit plus ces lois externes, mais se retrouve dans l'obligation d'aimer et d'accéder au bonheur. Dans le film, la transmission est importante : Henri fait le même métier que son père, il a repris son café, mais il le laisse tel quel ; cette absence d'évolution se retrouve au niveau de son couple et des difficultés

économiques qu'il rencontre (la recette de l'après-midi est faible). Son environnement a changé, lui aussi devra le faire ; à la fin du film, il se proposera un projet créatif, projet restant dans une forme de transmission familiale. L'intégration de la famille dans un environnement permet donc à ses membres de se développer, de concevoir des projets personnels.

Le mouvement inverse : de l'urbanisation à la ruralisation. Histoire de la famille D.

Parfois, le mouvement se passe dans l'autre sens : de l'urbanisation à la ruralisation, comme dans le cas, par exemple, de certains "post soixante-huitards". Mais cette dynamique peut se déployer dans d'autres contextes. Je vais illustrer mon propos avec l'exemple de la famille D. Cette famille effectua un mouvement inverse du mouvement général, puisqu'elle quitta le milieu urbain au début des années cinquante, pour un tissu rural dans lequel elle n'avait aucune attache ni existence a priori.

Les grands-parents comme les parents ne connurent pas la possibilité de la libre recherche d'un conjoint, d'un choix personnel de partenaire. Le mariage ? Avoir des enfants, avoir des obligations. Ils ne disposaient pas de mots pour décrire leur vécu de la déconstruction de leurs aspirations. Tout leur a échappé. Leur époque était celle d'une harmonie entre les règles de la société et celles de la famille. Le grand-père et son beau-fils avaient travaillé pour des entreprises familiales différentes : l'un par hasard combla un trou générationnel, l'autre assura la doublure d'un frère aîné.

Les innovations l'effrayant, cette famille se tourna vers la conservation du passé. Réfrigérateur et télévision n'y arrivèrent qu'à la fin des années soixante, le lave-linge plus tard encore.

Un îlot de solitude dans un monde en mouvement

Leur installation en milieu rural, loin de leurs frère et sœur, les isola. Le fait de rester à part permit aux enfants de développer des projets personnels sans pour autant leur transmettre les capacités à les intégrer dans un environnement et leur permettre une socialisation.

Dans le film, les enfants sont tous socialement intégrés : la mère partage avec ses enfants et ses amis la fierté de voir son fils favori passer à la télévision.

Autorité et espoir

Dans la famille urbaine actuelle, telle la famille Ménard, l'autorité parentale se réduit à fournir un cadre matériel aux enfants qu'elle élève. Mais ne rien avoir de matériel à transmettre – héritage qui accompagne la réussite à venir des enfants dans la famille traditionnelle pour préserver le groupe familial –, devient un handicap à l'exercice de l'autorité dans la famille actuelle. La réussite devient alors individuelle (Philippe dans le film) mais nuit aux bonnes relations interpersonnelles de la famille. Le manque d'autorité nuit à la cohésion familiale. Paradoxalement, les crises, qui en sont la conséquence, peuvent permettre à chacun de se transformer pour devenir soi-même. Ainsi, avant la crise familiale de la famille Ménard, le bar ne constitue pas un avoir qui permet le développement d'Henri mais il constitue un héritage qui fige. L'absence d'autorité du père (ou son excès) nuit au bon développement de l'être d'Henri.

Comme je le disais, la famille traditionnelle se devait d'assurer le développement de ses membres afin de se préserver en tant que groupe. La famille D. remplit pleinement cette tâche. Cependant la transmission des avoirs ne donne pas forcément les qualités nécessaires pour le développement de l'être ; celui-ci relève d'une quête individuelle et personnelle. Grandir exige la sécurité de l'avoir et les incertitudes de l'être. C'est aussi cette appréhension qui domine la vie d'Henri dans *Un air de famille*.

La question de l'autorité revient au centre des débats sur la famille, car, d'une part, l'ère industrielle a mis le père et l'autorité paternelle à la porte et, d'autre part, une maternisation des rapports a pris son ancrage.

Dans le film, le père (dont il est dit qu'il s'excusait tout le temps) est absent, sa femme l'a quitté. Peut-être est-il décédé. De ce fait, la relation à la mère devient plus qu'importante. Philippe a réussi professionnellement, il est marié et a deux enfants. Il est le préféré, il est le petit homme de sa mère qui, elle-même, a des rapports ambivalents avec sa belle-fille. Quant à Henri, dès sa naissance il a été dit qu'il serait difficile (prédiction de sa grand-mère reprise à son compte par sa mère). Comme il ressemble à son père, il n'a aucune chance de réussir. Betty est la fille, la personne pour qui la famille n'a pas de considération. Elle se pose en marginale, tout en ayant besoin de l'aide de son frère Philippe.

Dans la famille traditionnelle, la question de la socialisation ne se pose pas, le premier choc est donc celui de l'école en tant que lieu social. Elle dépossède la famille de sa fonction sociale avec l'apparition des affinités électives, les amitiés.

Pour la famille D., l'école ne remplit pas cette fonction : les enfants sont scolarisés dans une école maternelle en ville, dirigée par une personne de la famille. L'éloignement et le contexte font que la première socialisation est un rendez-vous manqué, un non choc. Aucune affinité élective ne s'instaure car après l'école, les enfants ne peuvent pas retrouver leurs camarades de classe. Un seul des enfants ne s'est pas adapté à ce moule et il est alors scolarisé à l'école privée du village. Les affinités existent pour lui, même si ses parents n'autorisent pas la fréquentation de ce milieu trop éloigné de leurs origines sociales. Affinités vécues certes, mais dans une inévitable frustration. Cette famille marche décidément à l'envers contrairement à celle du film dont les enfants ont pu vivre l'apparition de l'altérité.

Les liens internes de la famille bougent et la dimension institutionnelle qui régissait la famille cède sa place aux liens affectifs avec les tensions qui les gouvernent. Les conflits intergénérationnels (enfants/parents) et la haine liée à la relation affective entrent en scène. Les individus composant la famille sont aux prises avec des liens d'amour dans lesquels la souffrance s'invite. Les déchirements familiaux en sont l'incarnation. L'expression des tensions fait bouger le groupe familial. La vie y circule. La famille D. finissait par distiller une forme de pessimisme avec ses croyances qui la confinaient dans sa rigidité. Rien ne bougeait.

Espérer et penser

La réunion hebdomadaire de la famille Ménard a pour objet la prestation télévisée d'un des fils. Plus généralement, elle a aussi ses rituels : on mange toujours dans le même restaurant. C'est un moment où la cohésion du groupe s'exprime. Les conflits existent, mais un des enfants sera toujours là pour les étouffer.

La famille D. présente aussi ses rituels, mais elle développe une forme d'autosuffisance. Les moments conviviaux sont les réunions de famille. Isolée, sans contacts amicaux avec son environnement, les conflits et les rivalités se déroulent dans un univers clos. La faculté à penser n'y est pas valorisée, le repli sur soi exprime le danger qu'elle représente.

Dans le film, Denis est un témoin extérieur à la famille et est parfois pris à partie dans les conflits familiaux. L'émergence des tensions est exprimée par Yolande, lorsqu'elle dit : "J'ai froid" ; elle est le baromètre de cette famille. Un conflit pourrait éclater, mais il sera contenu, car cette famille peut contenir les angoisses dépressives. Toutefois, elle n'exprime pas un optimisme très fort. L'équilibre entre les forces constructrices et destructrices est fragile, et l'on sent qu'il peut se briser pour un rien : la chute de la mère dans l'escalier, le cadeau d'anniversaire de Yolande, et surtout le rapport entre Betty et son supérieur qui affecte son frère. Les conflits touchent à la sécurité et laissent craindre sa perte.

L'espoir vient de Denis, celui qui essaie de réfléchir, de penser et qui répare le juke-box. Faire danser Yolande est son cadeau d'anniversaire, et elle y prend plaisir. Il propose à Henri sa vision, et la position qu'il pourrait prendre par rapport au départ de sa femme. Favoriser l'espoir oblige à remettre en cause sa propre sécurité, à dynamiser sa curiosité et à développer ses compétences. A la fin du film, Denis, Betty et Henri se placent dans cette dynamique. Penser devient difficile quand tout conflit est étouffé avant même que sa

formulation puisse se faire. Betty, Philippe et Henri sont passés maîtres dans l'art de désamorcer les conflictualités. Yolande a trouvé sa place dans cette dynamique : ses "J'ai froid" sont une mesure préventive. Denis, lui, reste extérieur dans un premier temps.

Penser permet d'assumer une fonction parentale et aucun des protagonistes n'y est prêt. Ils laissent leur mère occuper seule cette fonction. Personne ne la contredit, et tous ces grands "enfants" sont infantilisés par des diminutifs : Fifi, Riri, Yoyo.

Le mensonge arrive quand penser est impossible : Henri est encore incapable de ressentir sa rivalité avec son frère, alors il la cache en mentant, et sa sœur lui apporte son soutien. Yolande se conforme aux coutumes de sa belle-famille et n'ose pas dire qu'elle n'aime pas les chiens. L'illusion groupale est maintenue. Penser consisterait à mettre des mots sur son ressenti. Philippe affirme que son collègue Mazzolini est "un salopard" (sic) et que tous se taisent devant lui. Mais il demeure incapable d'assumer sa pensée comme de soutenir sa sœur, qui ne veut plus se soumettre à ce tyran. La croyance de la mère et de Philippe "Suis-moi, je te fuis ; fuis-moi, je te suis", ressemble à la croyance que la soumission est la seule relation possible, mais... jusqu'à un certain point : la mère a quitté son mari. Cette croyance distille tranquillement la haine.

L'abandon de la faculté de penser permet le retour de la pensée magique et laisse la partie enfantine prendre le pas sur la dimension adulte de la personne. Les images et les souvenirs de l'enfance sont doux, agréables et heureux, et chacun souhaiterait qu'ils durent toute la vie, mais... cet idéal est impossible.

Arlette reprochait à Henri de ne pas la considérer. De fait, il se venge sur sa femme, un projet discernable lorsqu'il parle de son rêve et qu'il reste en retrait par rapport à son ressenti : sa haine envers sa mère, qui ne le considère pas. Lorsqu'il est dit, de son rêve, que le poisson c'est de l'argent, ne parle-t-on pas de ce qui lui permettrait d'être considéré par sa mère ?

A la fin du film, penser permet d'accéder à la fonction parentale, d'être adulte. Denis, en s'attaquant à Philippe, s'oppose au pouvoir. Il ne veut plus se soumettre, faire "comme si". Il sort d'une identification adhésive : celle du bon employé qui supporte tout et qui reste discret. Il dit ce qu'il pense et attaque une autorité, il quitte une identification de surface, celle dans laquelle Philippe est emprisonné. Il est prisonnier des apparences, pour satisfaire sa mère. Il abandonne les qualités et les valeurs liées à l'être, ici la considération de l'autre dans son identité singulière.

En conclusion

La famille est le lieu des apprentissages et de l'élaboration d'un modèle organisationnel. Dans le film, les scènes de souvenirs d'enfance sont des souvenirs joyeux. Les enfants qui jouent et se bousculent en riant dans la chambre familiale expriment aussi la rivalité qui existe entre eux, et cette rivalité est un jeu comme un autre. Les amorces conflictuelles en sont l'expression à l'âge adulte, l'élaboration devient alors plus complexe.

La famille remplit différentes fonctions :

- Proposer les apprentissages, dont les modalités relationnelles qui façonneront l'organisation de la famille et qui sont le résultat d'une expérience émotionnelle. Les angoisses, en particulier celles de persécution, viennent les perturber.
- Transmettre les fonctions émotionnelles participant à la relation à l'autre, c'est à-dire,
 - l'amour qui, en favorisant un sentiment de sécurité interne, permettra la possibilité d'une dépendance ;
 - la haine liée aux frustrations qui poussent à attaquer les liens ;
 - l'espoir qui est l'équilibre fragile entre les forces destructrices et créatives ; les événements de la vie peuvent le perturber ;
 - la "contenance" des douleurs dépressives ; elle participe du rôle des parents ; les angoisses persécutrices favorisent l'agressivité et peuvent provoquer un éclatement du groupe familial.

La pensée permet les élaborations, si elle n'est pas exercée par un membre de la famille, elle le sera par un intervenant extérieur. L'activité de penser est l'une des plus difficiles à assumer par la famille, qui, en cas de difficultés, aura tendance à se réfugier dans des valeurs traditionnelles.

Bibliographie

Wilfred R. BION, 1967, *Réflexion faite*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 2012
Ernest W. Burgess et Harvey J. Locke, 1945, *The Family: From Institution to Companionship*, New York, American Book Co.

Erich FROMM, 1976, *Avoir ou être ? Un choix dont dépend l'avenir de l'homme*, Paris, Robert Laffont, Coll. Réponses, 1978

Christopher LASCH,

– 1984, *Le moi assiégé. Essai sur l'érosion de la personnalité*, Paris, Climats, 2008

– 1977, *Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille assiégée*, Paris, Bourin, 2012

Irvin YALOM, 1980, *Thérapie existentielle*, Paris, Galaade, 2008